

Le secret des mouchérons

Mathieu Blais

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, M. (2015). Le secret des mouchérons. *Moebius*, (146), 23–27.

MATHIEU BLAIS

Le secret des moucheron

Ma main se referme
Mais il n'y a plus rien
Plus d'attente
Plus de rêve
Plus de magie
Il n'y a plus que ce grand trou
Qui s'agrandit
Au fond du corps
Et toi dans la chambre

Au matin, tout raboudiné au pied du lit, lève les yeux – regarde. Il pleut comme vache qui pisse. Il fait gris matin. Elle s'étire et son corps est si blanc, si blanc dans les draps. Qu'est-ce que tu fais ici ? Toute la lumière de la chambre est là, prisonnière de ses dures cuisses, de son dur ventre, de ses durs seins, et elle me sourit. Ils appellent ça la petite mort, mais elle ne me demande pas qui. Ni pourquoi. Elle ne me demande pas non plus s'il y a un ciel après, ou seulement pendant. Elle ne me demande rien, et continue de sourire.

Alors je dis : Il y a un insecte dans tes roses.

Un gros ?

Je lisse ma chemise avec ma main et regarde l'heure à la montre que Maryse m'a offerte, il est temps d'y aller – je hoche la tête. Elle a à peine trente ans.

Ruth Benedict, dans ses *Échantillons de civilisations* (1950), écrit : « À Zuñi, par exemple, [l']enseignement sexuel courant donné aux femmes avant leur entrée au mariage consiste à leur apprendre que le moyen de conserver leurs maris est de les épuiser le plus possible. » Zuñi, ce n'est pas Laval-des-Rapides. Répète-toi la phrase, enfonce-toi-la : Maryse n'a pourtant rien à se reprocher – épuisante Maryse. Malgré la douche et le savon, malgré l'odeur du taxi, mon corps transpire celui de Camille. Ça colle aux cheveux, sous les ongles, ça s'incruste dans les pores de la peau. C'est la compatibilité des fluides, leur osmose. Devant nous – la ville craque, et s'ouvre soudainement la rue, et plonge le trafic dense vers le noyau du vide.

Alors je dis : Prenez René-Lévesque, ça ira plus vite.

Et l'homme qui conduit le taxi évite la chute de justesse.

Dans la poche intérieure de mon veston, ma main – tête et cherche du bout des doigts – trouve l'alliance et son poids. Ici, ça ira, et l'homme immobilise tout sans ajouter quoi que ce soit. C'est alors seulement que je constate que mon parapluie est resté chez elle.

Elle ne porte rien, et encore. L'odeur de son corps, sa transpiration, la lessive d'hôtel des draps d'hôtel – avant que l'âtre du rut déborde de partout –, elle ne porte presque rien. Ensuite, tout s'est densifié. Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Le temps de déposer le bouquet d'iris sur la commode, de laisser tomber mon masque, et ce sont les va-et-vient, connus et reconnus, les signes d'assurance, les détournements, qui reviennent – en souffles trop courts, en retenues, par les mailles qui se font, les jambes qui pointent et les raccords qui se défont. Son dos perlé, humide après, le froissement, les gémissements, après le silence, les joues rougies et de la couleur, partout sur le blanc de la peau striée dans le plaisir.

Une araignée tisse sa toile dans un coin du plafond.

Plus tard, elle s'étire et cherche près du lit son paquet de cigarettes. Je ne fume pas, mais Camille oui. Rapidement, le grésillement du tabac dans la chambre, puis l'odeur

bleue de la fumée masque tout. Par la fenêtre, regarde, c'est le laser de Ville-Marie qui dissèque la nuit, mais elle ne m'écoute pas. La télévision dans la chambre d'à côté, les sirènes d'une ambulance sur René-Lévesque, des valises qu'on fait rouler dans le corridor, une porte qui claque, des éclats de voix. Regarde – elle dort déjà. Elle ne voit ni le grand duc d'Amérique s'envoler du rebord de la fenêtre ni ma main qui vient écraser sa cigarette. Elle sourit dans son sommeil, et je suis encore là, cruellement réveillé.

Le hibou s'est logé là
En plein cœur du vide
Entre mes poumons
Je me sens moi
Comme l'axe d'une cage
Et c'est austère et c'est froid
C'est le jour frotté contre la pierre
C'est demain hier c'est
L'entour des angles du corps
Disparus sous la chemise c'est
La peur du vieillard
Après la maladie avant
La violence rose de ses chairs
C'est le rebond des rêves
Sur le béton
Où les cœurs se dressent à coups de poing
Il n'y a plus d'espoir
Il est déjà trop tard

Dans la salle d'attente, des fauteuils en cuirette noire, une revue feuilletée. Il fait froid, la climatisation empêche toute transpiration. Dehors, me maudire dehors, me refaire le jour, dehors, fin septembre, fin d'été des Indiens, loin de cet air en conserve qui me souffle la mort dans le cou – je veux vivre avec le soleil. Parce que la lumière est jaune ici, et que je reste là, dans l'ombre de moi et de ce qui croît en moi, planté là. Crie fort – achève le silence. J'ai fermé mon

cellulaire. La réceptionniste qui me vouvoie lève les yeux vers moi – elle est jeune, ferme et jolie. En santé.

Et je pense à Maryse qui ne sait rien.

Alors je lis un entrefilet, au hasard de la revue : « Cinq geckos de laboratoire soumis à des expériences dans l'espace sur les effets de la gravité sur leur vie sexuelle ont été retrouvés morts à leur retour sur Terre, a annoncé lundi l'agence spatiale russe. Des moucheron ont en revanche survécu et ont même pu se reproduire. »

Rien qui bouge ici, rien qui grouille ou qui rampe. Rien qui vole. Moi seul, surnuméraire.

Et quelque part on appelle mon nom pour la deuxième fois, et c'est le fauteuil qui s'ouvre plus grand et m'avale tout entier – je ne bouge plus –, je pense aux moucheron et à leur reproduction. Mes jambes dépassent du fauteuil refermé, je me sens disparaître avant que la réceptionniste qui me vouvoie me tire de là en appelant mon nom une troisième fois. Elle me demande de la suivre, le docteur Chartier m'attend.

Alors je dis : Plus tard, peut-être, nous pourrions aller manger.

Elle sourit timidement, mais ces yeux qui me tutoient ont déjà dit oui.

Je n'ai pas le dos rond, au pied du lit, mais elle murmure des noms de lieux impossibles – elle voudrait partir, et c'est elle qui a raison. C'est un klaxon, plus bas, qui lui a fait penser à là-bas, ailleurs : Bangkok, Helsinki, Prague. La Havane. Comme si j'avais vingt ans, embarqué avec elle, en ceinture d'elle, pour redécouvrir le lousse de ses rêves, le moment pour laisser s'épanouir les paysages, tout autour – prendre alors tout le vent du large. Et ses cuisses qui se referment près de moi, et elle qui se rhabille, et elle qui me sourit, c'est le jour qu'on porte en terre, pas moi.

Pas encore.

Devant la fenêtre de la chambre, sa silhouette dans la lumière du matin.

Alors Camille me dit : As-tu déjà vu des abeilles voler si haut ?

Sa voix cristalline existe en recul du silence, et je ne dis rien. Ma chair brûle encore quand je la regarde. Et ma main qui tremble, qui n'arrête plus de trembler, et que je cache sous les draps pendant qu'elle lisse son chemisier, c'est ma mise en demeure. J'attendrai qu'elle parte avant de pleurer.

C'est à elle, la première, et à elle seule, que je le dirai. Je ne lui demanderai pas de comprendre – je ne veux pas d'elle, de son accompagnement. Regarde – début d'octobre qui gèle déjà, je veux bander près d'un corps chaud. Jeune et insatiable. Je veux le monde tout à coup, les hôtels, la nourriture chère, la peau ferme et blanche, je veux jouir mes derniers jours, dans l'envers du quotidien – elle en butée, en repoussoir, en garde-malade dans les obligations : les traitements alternatifs, les obsèques, le calendrier, la peur, la peine, les enfants – qu'est-ce que je vais dire aux enfants ? Je ne veux pas de ça.

Alors je dis : Un bouquet de glaïeuls, ce sera parfait.

Le fleuriste me regarde et il lit clair en moi.

Il lit le temps compté – un mois, peut-être deux – et les secrets qui me débitent. Il lit la maladie ravageuse, et l'irréversible. Le désir de tout arrêter et de vivre tout d'un seul coup : et ma vie, et ma mort, et ma confiance, et ma peur, et tout ce qui est, et tout ce qui ne sera plus. Ses gestes sont lents et patients, le bouquet se compose devant moi – mais il n'y aura ni médicament ni traitement, ma décision est prise.

Et les fleurs, ce soir, seront pour Maryse.